

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 2

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Commentaires sur la guerre actuelle

QUELQUES CAUSES DES ÉCHECS ALLEMANDS.

La situation sur le front est encore caractérisée par la poursuite de l'offensive russe.

Selon les communiqués allemands, elle continue avec des moyens supérieurs en hommes et en matériel.

Au moment des grands succès allemands, nous avons écrit à plusieurs reprises dans ces chroniques que la puissance militaire des Soviets n'était pas brisée, mais que toute la stratégie russe d'alors visait à épuiser les forces allemandes jusqu'au jour où un nouveau rapport des forces permettrait aux Soviets de passer à leur tour à l'offensive.

Nous avons souvent entendu exprimer l'avis que les Soviets redoutaient en 1941 le conflit avec l'Allemagne parce qu'ils n'avaient pas encore terminé leurs préparatifs militaires. Ils ne devaient être prêts qu'en 1943.

Cette manière de voir paraît maintenant exacte, puisque la conduite générale de la guerre russe jusqu'à fin novembre 1942 n'a visé qu'un but : *durer*. Pour l'atteindre, le haut commandement soviétique n'a pas hésité à sacrifier une grande partie du territoire, bien persuadé, quand on en a la possibilité, qu'il vaut mieux abandonner des kilomètres carrés de terrain que de risquer dans une bataille décisive la totalité des forces de la nation. Cependant la perte du bassin minier du Donetz, de l'Ukraine, etc., pouvait, en apparence, porter un coup sensible au potentiel de guerre russe.

Pratiquement, cela n'a pas été le cas car il ressort de plus en plus que la véritable industrie de guerre soviétique est située dans les grands combinats industriels de la Sibérie,

s'étendant de l'est à l'ouest jusqu'à l'Amour. Il est donc compréhensible que, disposant d'une telle industrie intacte, les Russes sont en mesure d'opposer aux Allemands un matériel plus important en quantité. Mais, fait digne de retenir l'attention et qui découle d'un plan de guerre parfaitement établi, ce matériel produit en abondance n'a pas été jeté au fur et à mesure dans la bataille, mais a été retenu jusqu'au moment où son volume fut jugé suffisant pour jouer un rôle prépondérant dans les opérations. Il y a là un remarquable acte de volonté et de maîtrise de soi-même de la part du commandement soviétique.

Quant aux effectifs en hommes, il est clair que malgré les pertes énormes que les Russes subirent dans la campagne de 1941, l'avantage reste encore de leur côté, puisqu'ils peuvent puiser dans un réservoir de 140 millions d'habitants contre 90 millions aux Allemands.

Mais tant du côté russe qu'allemand, cet équilibre relatif des forces ne permet plus d'obtenir en une seule campagne des résultats décisifs.

La théorie de la guerre-éclair est séduisante, mais elle exige deux facteurs indispensables : la surprise et une écrasante supériorité de moyens. Il faut anéantir l'adversaire avant qu'il n'ait le temps de se reprendre.

Aujourd'hui, la surprise n'existe plus car la conduite stratégique et tactique des unités blindées et aériennes est connue. En outre, une nette supériorité des moyens a maintenant disparu du côté allemand.

* * *

On reproche souvent aux chroniqueurs neutres de porter des jugements plus ou moins objectifs sur le déroulement des opérations et d'émettre des critiques malveillantes sur leur conception. Il est évidemment facile de voir après coup comment il aurait fallu faire que d'agir au moment même.

Cependant, après avoir assisté aux foudroyants succès de la Wehrmacht au cours de plusieurs campagnes, on ne peut s'empêcher de vouloir comprendre le pourquoi des revers actuels, car nous ne pouvons pas admettre que la situation d'aujourd'hui découle uniquement d'une supériorité en hommes et en matériel du côté russe. Les échecs allemands ont une cause plus profonde. La campagne d'été allemande a été marquée par une grande audace stratégique en agissant sur deux directions divergentes : d'une part, la poussée sur Stalingrade et la plaine kalmouke et, d'autre part, l'offensive en direction du Caucase. Ces deux actions étaient couvertes sur le flanc gauche par le verrou Don-Volga.

La réalisation de ce plan équivalait à un vrai coup de poker : c'était ou le succès absolu si les Allemands parvenaient à conserver les positions de leur flanc gauche ou l'échec par enveloppement et encerclement si une offensive russe parvenait à franchir le Don. La seconde éventualité s'est réalisée et il faut constater que la fortune n'a pas souri aux audacieux. Les Russes se sont rendu compte d'emblée que l'impressionnante manœuvre allemande portait son échec en elle-même. Profitant alors des avantages que leur offre l'hiver, ils mirent en œuvre les troupes instruites durant l'été et le matériel systématiquement accumulé.

La seconde erreur du haut commandement allemand semble résider dans une sous-estimation des capacités stratégiques de son adversaire russe. Il admit d'une façon intangible que les offensives d'hiver russes auraient le même caractère que celles de l'hiver 1941/42, soit des poussées frontales entre les grands centres de résistance allemands. Beaucoup de ces actions se terminèrent par un désastre pour l'assaillant puisque des contre-offensives partant de ces bastions défensifs, encerclaient et anéantissaient les forces imprudemment lancées en flèche. D'où cette « stratégie de l'obstination » pour employer l'expression émise par un distingué chroniqueur militaire anonyme. La preuve en est fournie

par le maintien en place de la 6^e armée à Stalingrade qui, initialement, devait certainement jouer le rôle de môle avancé pour la reprise de l'offensive de 1943.

Ce n'est que lorsque l'état-major allemand vit clairement le danger qui le menaçait sur le Don qu'il lança la contre-attaque de Kotelnikovo pour dégager l'armée Paulus. L'échec de cette tentative scella le sort de la garnison de cette ville.

La grande inconnue réside dans la durée de l'offensive russe. Il est certain qu'elle finira par s'arrêter ; mais cet arrêt sera-t-il le résultat de la résistance allemande, de l'épuisement russe ou des conditions atmosphériques, car au moment du dégel les mouvements deviennent excessivement difficiles ?

Au jour où nous rédigeons cette chronique, rien ne fait prévoir un ralentissement des opérations russes, bien au contraire ; changeant successivement le centre de gravité de leurs forces, les Soviets sont parvenus à mettre la plus grande partie du front allemand en mouvement.

* * *

Nous ne voulons pas ici retracer des événements abondamment relatés par la presse quotidienne et encore dans la mémoire de chacun. En revanche, il est intéressant de suivre le mécanisme de la manœuvre.

Lors de notre dernière chronique, les Russes venaient d'atteindre le Donetz (20 janvier) et franchissaient déjà l'Oskol. Au sud, la bataille se déroulait le long de la voie ferrée Stalingrade-Salsk-Krasnodar. Se heurtant à la résistance allemande du Donetz, les Russes ne s'engagèrent pas dans une bataille frontale qui leur aurait coûté beaucoup de monde, mais ils s'établirent sur la rive orientale de ce cours d'eau pour lier les forces allemandes en s'assurant deux têtes de pont sur la rive ouest, en direction de Lichaja. Une fois le centre fixé, les Russes déclenchèrent, le 29 janvier, une attaque à l'ouest de Voronège, dont ils s'étaient emparés

le 24. C'était le démarrage de cette vaste manœuvre d'aile faisant effondrer tout le front du Donetz en le prenant à revers. Koursk, Charkow, Worochilovgrad furent abandonnés par les Allemands.

Après avoir enfoncé le front, les Russes procèdent à un certain nombre de tentatives d'encerclement dont la plus dangereuse est, pour le moment, celle qui d'Artemovsk-Kramatorsk descend sur Stalino pour, de là, gagner Marioupol, coupant ainsi la retraite aux forces allemandes de la boucle du Donetz et de la région de Rostow.

D'ici quelques jours, nous serons fixés sur le résultat de cette course de vitesse. Si elle est à l'avantage des Russes, une masse d'une quarantaine de divisions serait encerclée.

Dans le sud, les Russes s'efforcèrent de séparer les forces du Caucase en deux ; ce fut un fait accompli lorsqu'ils s'emparèrent de Jeisk, le 6 février. Parallèlement, ils empêchèrent ces forces et celles du Donetz de se réunir dans la région de Rostow. On ne sait exactement combien de divisions furent perdues dans cette bataille.

Du front du Donetz, deux directions offensives sont à retenir : celle sur Stalino-Marioupol et celle en direction générale de Dniepropetrowsk.

Au centre, dans la région de Koursk, l'offensive russe semble s'infléchir vers le nord en direction générale de Brjansk prenant à revers Orel. Relevons que cette offensive, combinée avec une autre venant des monts Waldai et s'avancant sur Vitebsk et Smolensk, conduirait à des résultats stratégiques importants en éliminant le saillant de Rschew et dégagerait complètement Moscou. On parle beaucoup d'un raccourcissement du front allemand sur la ligne Dniepr-Bérésina-Duna. Certains renseignements affirment que des troupes fraîches occupent les positions de repli et que les combats qui ont lieu maintenant ne sont que des actions d'arrière-gardes destinées à gagner du temps pour en permettre l'organisation.

Sans parler des conséquences morales et économiques que

provoquerait un tel repli, il aurait au point de vue politico-militaire de graves répercussions. Stratégiquement, les Russes auraient de nouveau la maîtrise du golfe de Finlande et contrôleraient la Baltique. La Finlande serait ainsi séparée de l'Allemagne, fait qui pourrait alors provoquer un nouvel examen de sa politique extérieure.

* * *

En Afrique du Nord, les Anglo-Américains en sont toujours au stade des « préparatifs ». En revanche, l'Axe bien que menant une guerre défensive se montre terriblement agressif et marque quelques succès.

On a de plus en plus de peine à croire que les Américains et les Anglais, gens pratiques et expéditifs par excellence, aient besoin de tellement de temps pour préparer leur offensive. N'est-ce pas une ruse destinée à attirer des forces axistes afin qu'elles manquent au moment où ils frapperont le grand coup tant annoncé et qui fait peser une lourde menace sur le commandement allemand ?

Faire des pronostics relatifs aux nouveaux champs de bataille susceptibles d'être ouverts sur le continent européen constitue un travail parfaitement oiseux : Italie, France, Belgique, Hollande, Norvège, les Balkans sont autant de théâtres d'opérations présentant chacun des avantages et des inconvénients.

La situation d'aujourd'hui accuse une certaine analogie avec celle du printemps 1941.

L'armée allemande, alors à son maximum de puissance, se préparait à frapper un grand coup ; les pronostics allaient leur train : invasion de l'Angleterre, Yougoslavie... Russie ?

Aujourd'hui, le même problème se pose, mais inversé : l'initiative des opérations a momentanément changé de camp ; la guerre a évolué !